

Encore un mot... 1<sup>er</sup> mai.

Il vient de se produire un incident étrange auquel nous ne comprenons rien. Les Mexicains du cadre Santa Inès sont, ce matin, montés sur leur retranchement, agitant des mouchoirs blancs, disant qu'ils voulaient entrer en pourparlers. Ils ont demandé qu'un officier français passât chez eux. Un lieutenant des zouaves s'y rend, pendant qu'un officier mexicain arrive jusqu'à nous : après avoir échangé quelques paroles avec les officiers français, il déclare qu'il est obligé de parler à son général et qu'il va revenir. Aussitôt qu'il est rentré, le général mexicain Giraldi, un Italien qui était à Rome avec Garibaldi, crie aux Français de se retirer, autrement qu'il va faire feu. Protestation de la part des nôtres qui réclament l'officier parlementaire que nous avons envoyé. Ces réclamations ne sont pas écoutées et les balles tombent. Force est de se retirer. Pendant ce temps, notre officier est menacé par Giraldi qui lui dit qu'il est un espion, et qu'il va le faire fusiller.

Les officiers mexicains protestent contre ce manque de foi. Vient alors un autre général qui s'empare de notre officier et le conduit au général en chef Ortega. Celui-ci l'a très bien reçu et rassuré. Aussitôt il nous a envoyé en otage un lieutenant-colonel de son état-major, qui est fort bien. Il nous a parlé avec beaucoup de franchise, nous disant : « Quel malheur que nous ne puissions nous entendre ! Car nous

aimons beaucoup la France et nous sentons que nous avons besoin de son intervention. Mais vous venez tout bouleverser chez nous ; vous vous appuyez sur un Almonte, sur un Marquez, gens qui représentent un parti usé et fini dont le Mexique ne veut à aucun prix. » On lui a alors donné deux ou trois exemplaires du discours Billaut, en lui marquant la page où il est dit que si le Mexique veut conserver Juarez, la France ne s'y oppose pas. Ceci a paru lui faire grand plaisir, et il a emporté les brochures. Il nous a avoué aussi que la place n'avait plus guère de vivres. D'un autre côté, notre officier a été parfaitement accueilli par Ortega et par les officiers qui l'entouraient et qui lui disaient : « Quand la guerre sera finie et que nous serons ensemble à Mexico, vous verrez comme nous nous entendrons bien. »

Que signifie tout cela ? Sont-ce des ouvertures ? Je serais assez disposé à le croire.

Pourrez-vous me lire ? J'en doute fort.

Adieu encore.

H. L.

XIX

Pénitencier de Puebla, 2 mai, midi.

On a enfin décidé quelque chose. Le général en chef s'est laissé convaincre. Nous sortons de notre inaction pour attaquer Carmen et Santa Anita, les



deux forts à droite et à gauche du Pénitencier. Nous espérons être maîtres de ces deux forts dans sept ou huit jours. Mettons-en dix ou douze et ce sera encore un beau résultat.

Il faudra aux Mexicains un rude moral pour tenir après ce coup-là.

Je vous embrasse encore.

H. L.

XX

Puebla, le 18 mai 1863.

Vous connaîtrez la grande nouvelle de la reddition de Puebla avant de recevoir cette lettre. Ce succès qui intéresse tant la France aura aussi pour vous un double intérêt, puisqu'il est à peu près sûr que c'est la fin des hostilités et que par conséquent tout danger est passé pour moi.

Quoique ayant toujours eu une très grande confiance dans mon étoile, j'étais cependant bien forcé de me dire que notre position au Pénitencier n'était pas des plus rassurantes. Toujours de service dans les tranchées et les cadres, assistant à toutes les attaques, nous avions toutes les chances possibles pour attraper un horion quelconque. Pendant le temps que nous sommes restés au Pénitencier, sur

9 officiers que nous étions, 4 ont été blessés plus ou moins grièvement; entre autres ce pauvre Capitan qui, comme je vous l'ai déjà écrit, avait reçu dans le bras une balle qui lui avait brisé l'articulation du coude. Les médecins pensant pouvoir lui conserver le bras, ne l'avaient pas amputé. La blessure allait très bien et nous étions complètement rassurés, quand le 11 vers trois heures on nous annonce qu'il venait de mourir. Jugez de l'effet que cette nouvelle a produit sur nous!

C'est une grande perte que celle de Capitan, qui était un des officiers les plus distingués du corps de l'état-major. De plus, c'était un charmant homme, un ami sûr et dévoué; sa mort nous a été plus sensible qu'à tout autre, car vivant avec lui nous étions plus à même d'apprécier tout ce qu'il valait.

Je reprends cette lettre interrompue par suite de l'arrivée des prisonniers, de l'organisation desquels je suis chargé.

Dès le 4 au matin nous avons quitté le Pénitencier parce que le général Douay, rebuté par son attaque du 25 avril, ne voulait plus proposer aucun plan et refusait tous ceux que le général en chef lui proposait pour la continuation du siège. Il a pris pour prétexte de sa sortie du Pénitencier l'attaque présumée de Comonfort sur nos lignes d'investissement.

Le général en chef a accepté avec empressement, je crois, sa proposition et notre état-major est revenu prendre son ancienne position au Cerro San Juan.

Le 5 mai, en effet, l'armée de Comonfort est venue nous tâter pour savoir s'il lui était possible d'introduire un convoi dans la place. C'est alors que dans



une reconnaissance de cavalerie a été tué le commandant de Foucault, cousin de Madame Dupuch.

J'étais en ce moment au Pénitencier où je suis resté pendant deux jours pour organiser le nouveau service de tranchée que nous quittons.

Pour nous débarrasser de Comonfort qui nous forçait à avoir chaque nuit une grande partie de nos troupes sur pied, le général en chef s'est décidé à l'attaquer la nuit.

Cette attaque a été confiée au général Bazaine qui selon son habitude s'en est parfaitement acquitté (1); il a enlevé les positions de l'ennemi auquel il a tué de 800 à 1,000 hommes et fait autant de prisonniers.

Ce succès a été magnifique et ne nous a presque rien coûté; nous avons eu à peine 100 hommes hors de combat, dont un seul officier tué, un capitaine d'état-major.

Ce combat a produit un profond découragement dans la ville. Notre feu d'artillerie et l'attaque du fort de Totimehuacan dont le général Bazaine a encore été chargé ont achevé de détruire le peu de moral qui restait à l'armée assiégée.

Le 16 au soir, le général Mendoza, chef d'état-major de l'armée assiégée, est venu voir le général Forey pour lui apporter des propositions qui ne pouvaient être acceptées, attendu qu'il ne s'agissait de rien moins, pour l'armée mexicaine, que de sortir de Puebla avec armes et bagages.

(1) Combat de San Lorenzo.

C'était nous assurer un nouveau siège devant Mexico; aussi le général en chef a-t-il refusé.

Le lendemain, 17, nous avons été fort surpris de voir sauter à cinq heures du matin le fort Louto, et d'entendre d'autres détonations sur différents points. Vient ensuite un parlementaire annoncer que le général Ortega a licencié son armée, que lui et ses officiers se rendent prisonniers et attendent, sur la place de Puebla, la décision du général en chef français.

Au même moment, sur notre ligne d'investissement se dirigent des masses en désordre, sortant de la place.

C'étaient des soldats mexicains auxquels l'autorité militaire de la place avait enlevé les uniformes, dans l'espoir qu'ils pourraient plus facilement traverser nos lignes. On leur avait donné rendez-vous dans les villages aux environs de Mexico.

Ces malheureux sont arrivés dans nos camps au nombre de 12,000, mourant de faim, nus, et criant comme des bêtes féroces. On en a formé deux dépôts; j'ai été chargé de l'un d'eux.

Après avoir cherché à établir un certain ordre, j'ai pris parmi eux des hommes pour aller au magasin chercher les vivres de tous. A la vue du biscuit, les hommes de corvée se sont jetés dessus, et il a été impossible de les empêcher d'assouvir leur faim. Cette scène n'était rien en comparaison de ce qui s'est passé quand j'ai fait apporter ces vivres dans le camp des prisonniers. Ces malheureux ont fondu avec une telle violence et une telle fureur sur ceux qui étaient chargés de vivres, qu'il



ne fallait pas songer à les arrêter. C'était un véritable pillage, partiel heureusement, car ensuite on a pu reprendre, des mains de ceux qui avaient trop, pour donner à ceux qui n'avaient rien.

Ces misérables, dont la moitié tout au plus avait pour tout vêtement, un caleçon, ont passé la nuit sous un ciel versant des torrents d'eau, car depuis huit jours nous avons chaque nuit des orages, précurseurs de la saison des pluies.

19. — Aujourd'hui 19, nous avons fait notre entrée triomphale dans Puebla. Le clergé nous a offert un *Te Deum* dans la cathédrale qui est vraiment fort belle. Mais Puebla est loin de nous satisfaire; il faut convenir que cette ville, coupée de barricades, ruinée sur beaucoup de points par notre artillerie et par les préparatifs de défense de l'armée ennemie, ne peut guère nous donner l'idée de ce qu'elle pouvait être en temps ordinaire.

Pour le moment, nous sommes logés dans des maisons peu garnies, où nous couchons sur nos lits de cantine comme sous la tente. Nous attendons l'époque du départ pour Mexico et nous le pressons de tous nos vœux, afin de ne pas donner aux Mexicains le temps d'établir dans cette capitale une défense comme à Puebla.

Je crains bien que ces conseils, qui sont dictés par la prudence la plus simple et l'expérience que nous retirons des événements qui se sont déroulés sous nos yeux, ne soient pas suivis et que nous ne perdions ici un temps précieux.

Je vous embrasse.

H. L.

XXI

Puebla, le 1<sup>er</sup> juin 1863.

Nous comptons ne partir de Puebla que le 4, lorsque l'ordre de nous mettre en marche demain vient de nous arriver. Je fais donc mon courrier lestement, car nous sommes obligés de laisser nos lettres à la poste qui les expédiera le 4.

Le général en chef se décide enfin à se mettre en mouvement; de sa personne il part le 4.

Notre retard de dix-huit jours à marcher sur Mexico a, paraît-il, été mis à profit par Juarez, qui a organisé la défense de sa capitale. Cependant, je ne crois pas à une grande résistance, et je ne serais pas étonné que la garnison évacuât la ville à notre arrivée.

Jusqu'ici, nous avons cru que Mexico était probablement le nœud de la guerre. Maintenant nous commençons à avoir de grands doutes à cet égard.

Il paraît certain que Juarez avec tout son gouvernement va se retirer à Morelia, qui est à quatre-vingt-dix lieues à l'ouest, et il suit de là que comme toujours nous ne serons maîtres que des points que nous occuperons. Après dix-huit mois de guerre nous aurons conquis la route de Vera-Cruz à Mexico : tel sera le résultat.



Jusqu'ici, j'ai toujours cherché le parti qui, au Mexique, était pour nous. Je pensais le trouver à Puebla qui est la ville la plus réactionnaire du pays, mais nous y avons été accueillis avec la même froideur que partout. A Orizaba et à Vera-Cruz, qui sont entre nos mains depuis le commencement de l'occupation, on a fermé les boutiques quand on a su la prise de Puebla; les femmes ont pris le deuil, et se sont rendues dans les églises.

Dans cet état de choses, le général en chef vient de fonder un journal intitulé : *le Moniteur franco-mexicain*, dont le premier numéro a paru il y a trois jours.

Le *premier-Puebla* essaie de donner le change à l'opinion publique, en cherchant à faire croire que la ville ne s'est pas rendue faute de vivres, mais bien par le fait de nos attaques.

Après cet article, suit un décret du général en chef, par lequel on met sous le séquestre tous les biens, meubles et immeubles, de ceux qui portent les armes contre nous, soit dans les guérillas, soit dans l'armée active.

Je ne pense pas que ce soit cette mesure qui nous rallie les populations.

Le général en chef est toujours mal avec le ministre de France, qui ne va pas manquer d'exploiter notre retard ici, surtout s'il y a une résistance à Mexico, car après la prise de Puebla les Mexicains étaient tellement démoralisés qu'ils avaient déjà fait leurs préparatifs de départ. Ils se sont rassurés peu à peu et nous attendent.

Il tirera aussi grand parti de l'évasion d'Ortega

et de huit autres généraux qui se sont échappés par défaut de surveillance à Orizaba.

On a arrêté à ce sujet les trois principaux Français d'Orizaba, qui sont soupçonnés d'avoir facilité ces évasions. Voilà les gens pour lesquels nous faisons la guerre!

En ce moment, les bruits les plus contradictoires courent de tous côtés. Il paraît que le receveur général, M. Budin, qui a été envoyé ici pour organiser les finances, va recevoir une masse d'employés des Douanes et des Domaines; il est arrivé un ingénieur des mines ces jours derniers.

D'après ces indices, on suppose que l'Empereur a l'intention de faire la conquête du Mexique.

Je ne crois pas que ce soit une conquête qui plaise beaucoup en France, pas plus qu'à l'armée d'ici.

H. L.

XXII

Mexico, le 14 juin 1863.

Ainsi qu'on pouvait le prévoir, Juarez et son gouvernement ont senti qu'avec les faibles ressources dont ils pouvaient disposer, il leur était impossible de faire une résistance sérieuse dans Mexico. De



plus, la crainte d'être pris et envoyés en France les a décidés à évacuer la ville, et à se retirer à San Luis de Potosi, à cent cinquante lieues au nord de Mexico.

Lorsque notre colonne s'avancait sur Mexico, à la deuxième marche, nous avons appris que la ville était libre. J'ai été envoyé en avant avec une petite escorte de chasseurs d'Afrique pour faire le logement de la division, de sorte que j'ai été obligé de courir la ville dans tous les sens, quartier par quartier, couvent par couvent; il en résulte que je connais Mexico comme si j'y étais depuis dix ans.

Du reste, comme dans toutes les villes du Mexique, toutes les rues de Mexico sont à angles droits : il suffit de parcourir une fois la ville pour la connaître.

Mexico a l'aspect d'une grande ville, d'une capitale même. Les rues sont larges, propres et généralement bien pavées. Les maisons ont une belle apparence à l'extérieur, et intérieurement on y trouve un grand confort. La population, qui est de 200,000 âmes, est très entassée dans les limites resserrées de la ville.

Néanmoins en arrivant, j'ai éprouvé une déception; d'après tout ce que j'avais lu je m'attendais à mieux.

M. de Humboldt fait du palais des vice-rois, de la cathédrale et de l'Alameda des descriptions qui dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Il est vrai qu'il a écrit son ouvrage en 1804, au moment où l'Espagne était encore en pleine possession du Mexique, et que probablement pour gagner les faveurs du

roi d'Espagne il a beaucoup exagéré les beautés des Indes espagnoles.

Le palais du vice-roi, dans lequel on a englouti des sommes fabuleuses et qui a coûté la vie à une multitude d'Indiens, forme une des faces de la place. Cette façade ne présente d'autre aspect qu'un grand mur blanc percé de portes et de fenêtres. Toutes nos casernes de France font plus d'effet que ce palais.

La cathédrale qui a été recommencée à deux ou trois reprises différentes, parce qu'on trouvait que les plans d'après lesquels on la construisait manquaient de grandeur, est un gros pâté de pierre surmonté de deux tours très mesquines. Il n'y a aucun style d'architecture, et pas d'ornementation.

Cette cathédrale, qui forme un des autres côtés de la place, est très au-dessous de celle de Puebla comme aspect extérieur. L'intérieur rachète un peu cette infériorité. Le vaisseau est grandiose et décoré de peintures à fresque d'un véritable mérite au dire des connaisseurs. L'autel principal est magnifique, tout en marbre de différentes couleurs. Tous les autres autels, qui sont au nombre de cinquante et quelques, sont dorés du haut en bas. Chacun de ces autels est affecté à un saint quelconque dont chacun a sa spécialité. On brûle devant eux des masses de cierges; mais si, le cierge brûlé, l'affaire pour laquelle on implorait le saint n'a pas réussi, on en met un autre la mèche en bas pour lui faire honte.

L'Alameda est un grand rectangle de 300 mètres de long sur 150 de large, planté d'arbres et coupé d'allées. Il y a quelques chétives fontaines qui lais-



sent échapper leur eau sur les allées. Tout cela est mal entretenu et assez triste. Cependant le matin j'y vais chaque jour vers cinq heures pour y goûter la fraîcheur et entendre les gazouillements des oiseaux. Tous les soirs nous y faisons de la musique et la société vient l'écouter.

Lorsque je suis arrivé pour faire le logement, j'ai été on ne peut plus mal reçu partout. Presque toujours j'ai été obligé d'employer la force pour faire ouvrir les maisons et les couvents. J'avais toujours un poste avec moi. J'ai fini par loger les troupes dans les casernes, et surtout dans d'anciens couvents.

Quant aux logements d'officiers, c'était bien plus difficile.

J'ai été également obligé d'employer la force pour prendre possession de logements où nous n'avons pas le moindre meuble, pas même une chaise. Je vous écris assis sur mon lit de cantine placé dans une grande chambre obscure.

Je n'ai pas été surpris de cette réception ; c'est celle que nous avons eue sur toute la route, et celle à laquelle je m'attendais ici. Cependant j'ai été étonné de la mise en scène qui a eu lieu au moment de l'entrée officielle du général en chef. Les balcons étaient garnis de tentures ; à toutes les fenêtres, des femmes plus jolies les unes que les autres.

Enfin le coup d'œil était satisfaisant d'après les ordres du commandant de la place qui pour cette réception avait un crédit illimité. La population était attirée bien plus par la curiosité que par l'enthousiasme. Aussi les endroits où nous avons été applaudis et où on nous a jeté des fleurs étaient fort rares,

et ces quelques manifestations avaient été organisées par le commandant de la place et par la police.

Cependant, le commandant en chef a pris tout cela pour de l'argent comptant, sa vanité l'empêchant d'apprécier les choses à leur juste valeur.

Aussitôt notre arrivée, le clergé s'est mis à sonner toutes les cloches pour se dédommager de la contrainte qu'il a subie sous le gouvernement de Juarez, qui avait fixé les heures auxquelles les cloches pouvaient se faire entendre. Depuis ce moment nous sommes assourdis.

Sous Juarez, les processions étaient défendues comme en France. Jeudi dernier, le clergé a demandé de faire la procession de la Fête-Dieu qui n'avait pu avoir lieu le jeudi 4, puisque Juarez était encore à Mexico.

Le général en chef, non seulement a accordé cette procession, mais il y a assisté avec tous les officiers. Les Mexicains et Mexicaines avaient parfaitement l'air de se moquer de nous. Ils ne nous manquait que des cierges.

Depuis le décret qui met sous le séquestre les biens de tous ceux qui portent les armes contre nous, il n'y a rien eu de remarquable, si ce n'est la suppression des journaux. Les libéraux que nous avons combattus n'ont fait qu'en rire ; mais il en a été bien autrement pour les réactionnaires qui, pendant les deux ou trois jours qu'ont duré leurs journaux depuis notre entrée à Mexico, ont comblé d'éloges Marquéz, lui attribuant à lui, et à son armée, tous les succès de la campagne, sans dire un mot des Français. Il est fort possible que le général en



chef ait été blessé de ces libelles, et que ce soit la cause de la suppression des journaux.

Quoi qu'il en soit, les réactionnaires se croient les maîtres de la position, et ne doutent pas que nous ne rétablissions le clergé dans tous ses biens et son influence rétrograde.

Malgré toute notre bonne volonté il est impossible que nous fassions une chose si exorbitante, et il en résultera certainement que nous nous mettrons le parti réactionnaire à dos, et que nous ne pourrions nous maintenir ici que par la force.

Le général en chef veut cependant amadouer la population. Il a exprimé le désir que l'armée française donnât un bal aux dames de Mexico. Dans ce cas-là un désir est un ordre, et il est décidé que nous allons donner un bal qui nous coûtera à chacun 70 ou 80 francs.

Il en offrira un autre à son tour. Il est en état de le faire, car il s'est fait voter 100,000 francs par mois par la municipalité de Mexico. C'est du reste une chose naturelle, car il faut qu'il représente et prenne les Mexicains par où on peut les prendre, la pompe et l'ostentation.

Jusqu'ici rien ne peut nous éclairer sur la marche que l'on veut chercher à faire suivre aux événements.

L'opinion de l'exploitation des mines prend de plus en plus de consistance. Demain l'ingénieur en chef envoyé de France part avec le 62<sup>e</sup> pour Real del Monte, à dix-huit ou vingt lieues à l'ouest de Mexico.

Les mines d'argent de Real del Monte sont les plus

riches du Mexique. On en conclut que c'est pour les exploiter.

Quel que soit le côté vers lequel on se tourne, on est obligé de reconnaître que non seulement nous occupons le Mexique pour bien longtemps, mais encore qu'on n'aperçoit pas le moment où on pourra renvoyer les troupes, car si l'on veut pacifier le pays et le rendre sûr, chose bien difficile, les vingt-cinq mille hommes que nous avons ici sont loin d'être de trop; ils ne sont pas même suffisants.

Le général Bazaine va, dit-on, se mettre en marche dans huit ou dix jours, malgré la saison des pluies, dans des directions qui ne sont pas définies. Les uns croient que c'est pour établir la sûreté du pays dans un rayon de vingt lieues autour de Mexico; les autres pensent qu'il va à San Luis de Potosi pour chasser Juarez. Quant à nous, nous restons provisoirement à Mexico, notre général de division boudant toujours le général en chef.

Dans toute l'armée, il n'y a qu'un désir, celui de rentrer en France, et ce désir je l'ai plus que tout autre.

H. L.



XXIII

Mexico, le 23 juin 1863.

Au moment où je vous écris ces lignes on tire le canon de réjouissance pour célébrer l'installation de la Junte.

Le général en chef, sur la proposition du ministre de France, a rendu un décret par lequel il a nommé trente-cinq notables pour établir un gouvernement. Ces trente-cinq notables ont choisi trois citoyens habitués au maniement des affaires pour former un gouvernement provisoire. Le choix est tombé sur le général Almonte, le général Salas (c'est un général réactionnaire que nous avons trouvé à Mexico), et enfin l'Archevêque. De plus, ces trente-cinq notables ont élu deux cent quinze autres notables pour former entre eux une junte ou assemblée constituante, qui doit décréter la forme de gouvernement qui convient le mieux au Mexique. C'est pour l'installation de cette junte que l'on tire le canon. Elle ne doit vivre que cinq ou six jours; sa seule besogne est de désigner la forme du gouvernement à adopter. Elle est complètement libre de choisir, mais à la condition de... décréter la monarchie. La décision sera connue demain ou après-demain, et rendue publique.

En conséquence nous nous attendons à recevoir le prince Maximilien à la fin d'octobre, ou dans le courant de novembre.

Au milieu de tout cela, les Mexicains sont d'une indifférence désespérante. Ils ne nous témoignent aucune sympathie; nous ne sommes pas plus avancés que le premier jour, et nous n'avons pu nouer la moindre relation avec aucune famille indigène.

La population comprend que toutes nos belles proclamations du suffrage universel ne sont qu'une mauvaise plaisanterie, car comme toujours nous ne sommes maîtres que des points que nous occupons. Nous possédons dans tout le Mexique Vera-Cruz, Orizaba, Puebla et Mexico. Comment peut-on avec un tel bagage consulter le vote populaire? Il est vrai que toutes nos opérations militaires dans cette campagne sont marquées du sceau d'une lenteur impardonnable. Si le général en chef avait voulu, depuis la reddition de Puebla le 17 mai, nous aurions pu profiter des beaux jours que nous avons encore pour occuper Queretaro, Guadalajara, Guanajuato, et San Luis de Potosi.

En occupant ces grands centres, nous avons un pouvoir et une influence incontestables; nous repoussions au loin le brigandage, et nous rassurons les habitants sur leur vie et leurs propriétés.

Au lieu de cela, nous nous sommes renfermés dans Mexico, et on arrête et on pille la diligence à une lieue de la ville, sans que les voleurs soient le moins du monde inquiétés. Il est vrai qu'au lieu de partir de Puebla le 20 ou le 21 mai, comme on le pouvait, le général en chef a mieux aimé assister à



une procession; qu'il a voulu ensuite avoir toute son armée réunie pour faire une entrée triomphale dans Mexico. Son cœur a été tellement pénétré des honneurs qui lui ont été rendus à cette entrée (honneurs qui, à ce qu'il paraît, ont coûté quatre-vingt mille francs au commandant de la place qui, pour monter cette réception, avait un crédit illimité) qu'il a tenu à remercier la population, en lui faisant donner un bal par l'armée.

Les officiers ont eu la main forcée, et ont été obligés de souscrire; les capitaines à raison de dix piastres. Malgré ce chiffre élevé, la souscription n'est pas suffisante pour bien faire les choses, aussi garde-t-on tout le monde à Mexico pour faire nombre.

Les régiments ne partiront pour occuper le pays qu'après le bal. Voilà comment nous traitons les choses. Vous voyez que nous laissons bien loin derrière l'ancien dicton : A demain les affaires sérieuses.

Dans tous les mouvements de troupes dont il est question, il paraît que nous autres ne bougeons pas. Cela n'est pas étonnant: le général Douay ayant déclaré à Puebla qu'il ne ferait plus rien, on ne lui donne plus rien à faire.

C'est le général Bazaine qui va partir.

Nous sommes à mon grand regret destinés à rester à Mexico où nous nous ennuyons à mourir. Nous ne voyons personne. Il pleut sans cesse, et nous ne pouvons pas même sortir pour nous promener à cheval.

Aussi nous tarde-t-il bien, et à moi surtout, de voir arriver le prince Maximilien, ou tout autre,

pour lui remettre en main les rênes de ce beau gouvernement que nous établissons, et nous en aller au plus vite.

Il y aura certainement une armée d'occupation, mais je vous assure qu'en aucun cas je n'en ferai partie, dussé-je n'y rester que six mois pour passer chef d'escadrons.

Il me tarde trop de vous revoir, et de sortir de ce milieu d'intrigues dans lequel je me trouve.

H. L.

XXIV

Mexico, le 13 juillet 1863.

Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite je n'en ai pas reçu de vous, parce que mon courrier français du 15 juin m'est arrivé en même temps que mon courrier anglais du 1<sup>er</sup>. Pour ce mois, il en sera encore de même: j'aurai le 20 le courrier anglais du 1<sup>er</sup> juillet, et le courrier français du 15 juillet.

Je devrai cette nouvelle faveur à la complaisance de l'interprète du grand quartier général qui a été porter à Vera-Cruz, pour la faire encore partir par le courrier du 17, la dépêche qui annonce que l'Empire a été proclamé.